

La musique dans les rues de la Nouvelle-France Music in the Streets of New France

Élisabeth Gallat-Morin

Volume 19, numéro 1-2, printemps–automne 2018

Florilège de la recherche sur la musique du Québec (1997-2006).
Numéro spécial pour le 40^e anniversaire de l'ARMuQ/SQRM

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1069879ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1069879ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise de recherche en musique

ISSN

1480-1132 (imprimé)

1929-7394 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gallat-Morin, É. (2018). La musique dans les rues de la Nouvelle-France. *Les Cahiers de la Société québécoise de recherche en musique*, 19(1-2), 101–108.
<https://doi.org/10.7202/1069879ar>

Résumé de l'article

Au temps de la Nouvelle-France, les rues de Québec et de Montréal ne sont pas dépourvues de sons musicaux; les sources de l'époque permettent d'en recréer l'ambiance sonore. Les compagnies militaires en garnison dans les villes ont toutes fifres et tambours pour accompagner diverses célébrations. Les proclamations officielles, lues après la messe paroissiale du dimanche, sont annoncées au son du tambour. L'année est ponctuée de fêtes religieuses qui, à la belle saison, sont soulignées par des processions donnant lieu à de véritables réjouissances populaires accompagnées de chants et d'instruments, du son des canons et de décharges d'artillerie avec parfois des conséquences catastrophiques. Des documents conservés à Montréal indiquent le trajet exact des processions à travers la ville et la musique chantée à chaque station.

On n'a pas attendu le Festival d'été de Québec ou le Festival de Jazz de Montréal pour entendre de la musique et des sons résonner dans les rues de ce pays. L'ambiance sonore des villes de la Nouvelle-France était faite du tintement des cloches, du roulement des batteries de tambours, des sons aigus du fifre, du grondement des salves de canon et du claquement des décharges d'artillerie, des chants religieux des processions et des airs plus légers chantés dans les réunions d'amis. Nous nous éloignerons quelque peu d'une définition stricte de la « musique » pour adopter la conception plus contemporaine de monde sonore; de même, nous nous permettrons d'élargir à l'occasion le concept de « rue », puisque les rues étaient rares sous le Régime français.

La musique ou les sons de la rue avaient principalement deux origines, soit religieuse, soit militaire. Dans cette petite colonie à population très réduite, (rappelons qu'à la fin du Régime français, Québec compte de huit à dix mille habitants, et Montréal environ cinq mille), les événements marquants sont prétextes à célébration collective et expression sonore, dont les chroniques de l'époque nous brossent un tableau souvent très vivant; l'échantillon qui suit ne saurait être exhaustif.

Fifres et tambours

Dès 1535, Jacques Cartier pénètre dans la bourgade amérindienne de Hochelaga, sur le site de la ville de Montréal, où il n'y avait évidemment pas encore de vraies rues, au son des « trompettes et autres instruments » (Cartier, 1843, p. 46), les premiers instruments européens à s'y faire entendre. On ne sait pas quels sont les « autres instruments » mentionnés, mais l'on peut imaginer qu'il y avait des fifres et des tambours.

Il faudra attendre le siècle suivant pour voir la fondation des villes de Québec (en 1608) et de Montréal (en 1635), lesquelles, ne l'oublions pas, sont des villes de garnison; cela est particulièrement vrai de Montréal. Chaque compagnie a deux tambours et parfois un fifre, qui participent souvent à la vie de la ville et à diverses cérémonies.

À Québec, en 1639, avec les dignitaires de la colonie, les fifres et tambours vont au devant des six religieuses ursulines et hospitalières qui arrivent enfin de France, dans un pays qui

La musique dans les rues de la Nouvelle-France

Élisabeth Gallat-Morin
(Montréal)

compte, hormis les autochtones, moins de 300 personnes. « Ce fut donc le 1^{er} août 1639, que l'on vit s'approcher de nos rives cette sainte troupe si longtemps désirée, et c'était au son des canons, des fifres et des tambours, que ce petit renfort prenait possession du poste que le Seigneur leur avait assigné sur les bords du St-Laurent » (*Les Ursulines*, 1878, t. 1, p. 24).

Plus d'un siècle plus tard, soit en 1754 lors de la célébration du 50^e anniversaire de profession religieuse de la supérieure des Ursulines, Mère Anne Migeon de la Nativité, les fifres et les tambours prêtent encore leur concours. Après une messe au cours de laquelle on chante des motets, suivie d'un *Te Deum* accompagné d'une flûte allemande et d'un violon, « la journée s'est terminée au son des instruments, tambours et fifres » (*Les Ursulines*, 1878, t. 2, p. 328).

Toutefois, les fifres et les caisses n'ont pas qu'un rôle d'apparat; leur utilité sera démontrée en 1690 lorsque Québec est assiégé par la flotte anglaise. Louis-Hector de Callières, gouverneur de Montréal, arrive en renfort à la tête de ses troupes, tambour battant. Le bruit de cette musique militaire fait comprendre que la partie ne sera pas aussi facile que ne l'avait pensé le commandant Phipps, déconcerté qu'il est par le son des cloches, appelant les habitants de Québec à leurs dévotions dans les différentes églises de la ville, comme si de rien n'était, en dépit des bombardements (Juchereau et Duplessis, 1984, p. 250-258). La déroute des Anglais est commémorée dans la petite église Notre-Dame-des-Victoires située dans la Basse-Ville.

La vie de la population est en effet ponctuée par le son des cloches, d'une part, et par

Parution originale dans *Les Cahiers de la Société québécoise de recherche en musique*, vol. 5, n^{os} 1-2, « Rumeurs urbaines », décembre 2001, p. 45-51

le roulement des tambours, d'autre part, dont les batteries varient selon le message à transmettre.

Les cloches

Les cloches ont une importance primordiale, à en juger par cette délibération des marguilliers de l'église Notre-Dame-de-Montréal, en présence de Monseigneur de Saint-Vallier, le 14 juin 1698 : « ... il a été délibéré qu'il seroit plus à propos que la somme de 800 [livres] qui avait été quetée pour l'achat d'un orgue fut employée pour la construction d'une tour pour le clocher... » (*Délibérations*, A 11, p. 2). Au moins, restons-nous dans le domaine sonore! Les cloches remplissent évidemment le rôle d'appeler la population aux offices et le *Coutumier* de la paroisse de Montréal offre des indications très précises, par exemple « ... le soir de Noël on sonne le premier coup de la messe de la nuit à dix heures [...] on sonne le second coup à onze heures » (*Coutumier*, 1728). Comme on pourrait s'y attendre, le bedeau doit aussi « ... sonner les *Angelus*... » qui retentissent trois fois par jour. Mais il n'a pas qu'un rôle de nature religieuse : il a aussi la responsabilité de veiller à « ... sonner les cloches dans le temps des orages à tonnerre », afin d'avertir la population du danger imminent (Huguet-Latour, t. 1, p. 354).

Les batteries de tambours

Les diverses batteries de tambour, chacune transmettant un signal spécifique et connu, résonnent tout aussi continuellement dans les oreilles des habitants. La première de la journée, « *La Diane* nous réveille tous les matins », peut-on lire dans les *Relations des Jésuites* de 1636 (*Relations*, 1972, p. 42); au point du jour, le tambour en faction au corps de garde de Québec monte sur le rempart et joue *La Diane* durant une quinzaine de minutes, après quoi sans doute plus personne dans la ville ne dort!

Comme les soldats ne sont pas logés dans des casernes mais chez l'habitant, plusieurs tambours circulent fréquemment dans la ville, en battant *L'Assemblée*, appelant les soldats à rejoindre leur corps pour des exercices ou une revue sur la place d'Armes. D'autres batteries, *La Retraite* et *L'Ordre*, retentissent en fin de journée lors de la fermeture des portes de la ville. En cas d'attaque, ou d'avance de l'ennemi, les habitants entendent retentir *La Générale*, comme lors du siège de Québec (Chartrand, 1989, p. 17-18). Le curé Récher note dans son journal, le 2 juillet 1759 : « La

nuit se passe sous les armes, La Générale battant à présent tous les soirs, à 9 heures, depuis trois jours » (Têtu, 1903, p. 331).

Moins dramatique, *Le Ban* fait partie de la vie courante en annonçant au public la lecture des ordonnances et des règlements, qui a souvent lieu à la sortie de la messe paroissiale du dimanche, l'assistance à celle-ci étant obligatoire. On trouve, à titre d'exemple, dans le *Bordereau de Dépenses* du gouvernement de la colonie pour l'année 1748, la mention suivante : « Au tambour de la garnison pour publication des ordonnances du Roy et de Police » (*Bordereau*, 1748). Il ne faut pas oublier qu'il n'y a pas d'imprimerie en Nouvelle-France; d'ailleurs, imprimer et afficher les ordonnances serait parfaitement inutile pour une grande partie de la population qui ne sait pas lire.

Les tambours accompagnent également les huissiers des différentes cours de justice, pour toutes les criées publiques aux divers carrefours et sur les places publiques des villes. Ainsi, en 1712 à Montréal, J. Petit fait le rapport suivant :

... jay huissier royal en icelle resident a Villemarie [le nom de Montréal à l'époque] sousigné me suis transporté en la place de cette dite ville ou se tient le marcher acompagné de François Lorange tambour dans les troupes du Roy en ce pays faute de trompette, ou estant ledit Lorange ayant battu sa quesse jay par un cry publique assigné les cys apres nommés [suivent les noms des témoins] a comparaitre [dans ce cas devant le lieutenant général de la prévôté] (*Procès*, 1712).

Il se transporte ensuite, toujours accompagné du tambour, et répète le cri public devant la prévôté, puis jusque devant la porte du domicile de chacun de ceux qui sont appelés à comparaitre.

C'est ainsi que Marguerite d'Youville prend brutalement connaissance, le 27 novembre 1750, sur la place du Marché, au son des tambours, de l'ordonnance lui signifiant la révocation de sa commission comme directrice de l'Hôpital général de Montréal et l'incorporation de cet établissement à l'Hôpital général de Québec. M. Normant, le supérieur des sulpiciens, écrit à l'évêque : « L'ordonnance a fait ici un grand bruit, non seulement par le son des tambours qui l'ont annoncée, mais encore par les murmures [...] qu'elle a occasionnés ». La population est outrée de la mesure (Ferland-Angers, 1945, p. 313 et 108).

De grandes célébrations

Dans des circonstances spéciales, toutes les ressources du milieu se conjugent pour rendre les célébrations les plus majestueuses possibles. Lors de l'érection de l'évêché et de la cathédrale de Québec en 1684, il y eut une cérémonie qui dura une demi-journée. Elle « fut terminée par un *Te Deum* solennellement chanté au son des cloches, des instruments de musique, au bruit de l'artillerie de la ville [...] et le plus grand nombre de citoyens [...] témoignent leur joie et contentement » (Ammann, 1976, p. 126-127).

Les célébrations entourant la naissance du Dauphin, fils de Louis xv, donnent lieu à une véritable explosion sonore qui dure plusieurs semaines, comme le relate le rapport du Gouverneur et de l'Intendant rédigé le 15 octobre 1730, juste avant le départ des derniers navires pour la France avant l'hiver (Beauharnois et Hocquart, 1730). Les premières nouvelles du grand événement arrivent officieusement en avril par la Nouvelle-Angleterre; le Gouverneur le fait tout de même annoncer « ... par une décharge de l'artillerie du Château Saint-Louis [la résidence du Gouverneur], de la Citadelle et des autres forteresses [...] la Cathédrale et les Communautés l'annoncent au son de toutes les cloches ».

Le vaisseau du roi portant l'annonce officielle n'arrive que le dernier jour de juillet; on peut alors se préparer à la fête. Les illuminations débutent le 8 septembre. Le 9 au soir, on annonce la fête du lendemain « ... par une décharge de toute l'artillerie de la place », et d'autres décharges qui se répètent au lever du soleil et pendant l'élévation de la grande messe en musique. Dans l'après-midi, on fait une procession. « Lorsqu'elle passa, le Château tira du canon, sortant de cette Eglise pour aller à celle des R. P. Jesuites, elle eut un pareil salut, ce qui fut également observé lorsqu'elle rentra ». S'ensuit un *Te Deum* chanté en musique¹ « ... pendant lequel se fit une décharge de plus de cent boîtes² et des canons du Château et de la Citadelle ». De nouveau, en soirée, feu de joie accompagné de « ... bruit des boîtes et de toute l'artillerie de la place des Vaisseaux de la rade ». Lors du souper et du bal offerts par le Gouverneur à « toutes les dames et les personnes de distinction [...] on but les santés de leurs Majestés et de Monseigneur le Dauphin au bruit de toute l'artillerie ». Huit jours plus tard, l'Intendant récidive : canon, artillerie, grand messe en musique, *Te Deum*, souper, santé, bal, le tout ponctué par l'artillerie. Pour ne pas être en

reste, le capitaine du vaisseau du roy donne une fête à bord, qui rivalise de splendeur sonore avec celles du Gouverneur et de l'Intendant, les canons et l'artillerie de la rade répondant à ceux du Château. « Tous les vaisseaux étoient pavoisés et sur les sept heures du soir il y eut plusieurs décharges de mousquetterie et de canons ». Les festivités prennent fin, plus d'un mois après leur inauguration, avec le *Te Deum* chanté chez les Jésuites « ... au bruit de nombre de boîtes et de l'artillerie du Château St Louis ». Un certain calme retombe alors sur Québec, mais on peut se demander s'il restait encore de la poudre dans les réserves!

Montréal sait aussi se montrer à la hauteur de la fête. Le botaniste suédois Pehr Kalm s'y trouve en juillet 1749, lorsqu'on célèbre la paix d'Aix-la-Chapelle; on souligne l'événement avec, comme toujours, presque un an de retard, les navires qui apportaient les nouvelles de France ne pouvant arriver à Québec pendant l'hiver. Le journal de Pehr Kalm nous apprend qu'après le chant du *Te Deum* « ... on a chargé les pièces des remparts et les soldats tirent des salves; on allume un bûcher et, dans la soirée, toutes les fenêtres de la ville se garnissent de bougies allumées »; les gens descendent dans la rue « ... jusqu'à une heure avancée de la nuit » (Kalm, 1977, p. 189).

Les processions

Lors des processions, les sons entendus sont peut-être plus musicaux et harmonieux, mais parfois à peine moins bruyants. À la belle saison, les nombreuses fêtes religieuses sont souvent soulignées par des processions à travers les rues de Québec ou de Montréal et donnent lieu à de véritables réjouissances populaires. Dans un pays où il n'y a pas de théâtre organisé en raison du manque de moyens et de la désapprobation du clergé, c'est à l'église, et particulièrement dans les processions, que le goût du « spectacle » peut s'exprimer. D'ailleurs on peut observer la même popularité des processions en France à la même époque.

À titre d'exemple, à Saint-Privé, paroisse dans les faubourgs de Bourges où grandit Jean Girard, futur organiste de la paroisse de Montréal et possesseur du *Livre d'orgue de Montréal*, le curé se plaint que ses paroissiens « ne s'attachent qu'à des ceremonies exterieures [et qu'ils] sont fort curieux de processions, de benedictions, d'exorcismes pour leurs biens temporels ». Parmi ses souvenirs d'enfance, le petit Jean voyait chaque année le 16 juin, jour de la fête de Sainte-Solange,

¹ Hymne chanté en polyphonie, avec ou sans instruments.

² Le *Dictionnaire* de Furetière de 1701 en donne une définition : « ... en termes d'artillerie [c'est] un petit mortier de fer, haut de sept à huit pouces [...], pour le tirer dans les feux et réjouissances publiques, afin que le bruit s'en fasse ouïr de plus loin... »

patronne de Bourges, la procession traverser St-Privé, avant d'entrer dans la ville. Un récit de 1702, lorsque Girard avait six ans, nous donne une idée de l'ambiance de fête qui règne : « les rues estoient tapissées; tout le clergé séculier et régulier y estoient; [...] les torches, bastons et confrairies y estoient [...], trompettes et timbales [jouent] à la fin de chaque verset chanté en faux-bourdon par le clergé [et] jusqu'à quatre-vingt-huit croix et bannières ». Un règlement de la ville exige que les boulangers, dont le père de Jean Girard, ainsi que les bouchers restent ouverts, devant la « grande affluance de peuples à cause de la confiance qu'on a eu au secours de cette glorieuse sainte, et affin que le peuple puisse trouver de la nourriture ». C'est vraiment jour de fête populaire. (Gallat-Morin, 1993, p. 29; *Estat [...] St Privé*, vers 1740; Ponroy, 1893-1894; Renon, 1982, p. 199).

À Québec, le *Journal des Jésuites* relate, notamment, la procession du Saint-Sacrement lors de la Fête-Dieu de mai 1646. Le dais, porté par un représentant du gouverneur, deux marguilliers et un sauvage (comme on disait alors, sans connotation péjorative), est précédé de deux clochettes, des porteurs de la bannière et de la croix, de torches promenées par les représentants des métiers du pays, et d'enfants de chœur en surplus. Suivent les chantres laïques et ecclésiastiques, puis « ... six petits anges français et deux petits sauvages en leur habit ». La procession s'ébranle au son de la cloche de la paroisse, de coups de canon et de salves répétées de mousquets et de fusils. Il y a un arrêt, accompagné de chants, aux reposoirs dressés dans les différentes chapelles de la ville (*Journal*, 1973, p. 48-49).

Lors de la procession au cours de laquelle, en 1666, on apporta dans les quatre églises de Québec les châsses contenant des reliques données par le Saint-Père, le dais fut porté par les plus hautes personnalités du pays, dont le Vice-Roy, le Gouverneur et l'Intendant. « La musique ne cessa point tant dans les chemins que dans les stations ». À la chapelle du Château, les saintes reliques furent évidemment « ... saluées par plusieurs décharges générales de l'artillerie » (*Les Ursulines*, 1878, t. 1, p. 278-279).

Pehr Kalm est fasciné par le rituel de l'église catholique lors de la fête de l'Assomption, le 15 août 1749 à Québec, qu'il qualifie d'« assez splendide en son genre ».

Ils se rendent en procession d'une église à l'autre à travers toute la ville; le peuple se rassemble en foule pour y assister, comme

s'il n'avait jamais vu cela auparavant et l'on dit qu'il aime toujours bien se regrouper en de semblables occasions. [...] Près du château, les soldats se tiennent en armes, et les tambours se font entendre au passage de la procession, les pièces des remparts tirent des coups, comme on fait toujours à l'occasion des processions. [...] Ainsi passe la procession, au tintement des cloches, d'une église à l'autre, le long des rues. Tout le clergé chante en marchant (Kalm, 1977, p. 277).

Plusieurs documents manuscrits conservés chez les sulpiciens de Montréal, ajoutés aux prescriptions du *Rituel de Québec*, publié en 1703 par l'évêque, Monseigneur de Saint-Vallier, constituent un véritable mode d'emploi pour les processions, allant jusqu'à indiquer les itinéraires à suivre à travers la ville.

Le jour de St Marc [le 25 avril] on sonne le premier coup de la procession à six heures, le second à sept et elle va à bonsecours [la chapelle existe toujours]. En allant on prend le chemin hors les murs de la ville le long de la petite rivière [aujourd'hui enfouie sous la rue Saint-Antoine] et en revenant c'est le long de la grande rivière et traversant la place;] on se rend à l'église par la rue de St Francois [rue qui existe encore, l'église étant alors perpendiculaire à l'église Notre-Dame actuelle] (*Coutumier*, 1728).

Par ailleurs, on a conservé des livres d'hymnes manuscrits qui indiquent avec précision quel chant doit être exécuté à chaque station, notamment lors des Rogations qui durent trois jours, ou à la Fête-Dieu. À titre d'exemple, l'organiste Jean Girard a noté de sa main sous les hymnes qu'il a recopiés : « pour chez les jésuites et les recollets dans les processions en arrivant dans leur églises » devant le *Hic vir despiciens*, ou encore « pour l'hospital generale en arrivant à l'église » sous l'hymne *O crux benedicta* (*Hymnes et plainchant*).

On fait des processions en toutes sortes d'occasions, des plus joyeuses aux plus dramatiques. Tous les ans « ... la veille de la St Jean sur les sept heures l'on va allumer le feu de joye, on chante en allant les hymnes de St Jean. Y etant, l'antienne du *benedictus* [...] apres lequel on se retire chantant le *Te Deum* » (*Coutumier*, 1728). Mais en 1743, les processions prennent une tournure plus grave quand « ... tout fut détruit par une nuée de chenilles [qui] en trois jours, brûla tous les grains et les prairies », comme le relate l'annaliste de l'Hôtel-Dieu, qui ajoute : « Et quoique cette vermine trouva assez dans les champs de quoi se rassasier, cela ne les empêchoit pas d'entrer

dans les maisons [...] On chanta aussitôt une gran-messe, on fit le salut et des processions durant neuf jours en chantant le miserere [...] Un monde infini se trouvoit à ces processions et tous étoient en larmes » (Cuillier, 1979, p. 175-177). Comme à Québec, les principales processions à Montréal sont celles de la Fête-Dieu, qui ont lieu le jour même et à l'octave. En 1720, notamment, on avait dû attendre l'octave pour faire la procession à l'extérieur, en raison de la pluie. À chaque station, on chante les hymnes appropriés, *Christum regem, Salutaris hostia, Pange lingua* (*Recueil*, 1796) et « à chaque reposoir de grandes décharges de mousqueterie et même de canons » (*Histoire de la Congrégation*, 1941, p. 303). Mais cette année-là, c'est la catastrophe : « ... un soldat [qui] déchargeait par mégarde son fusil dans le portail de l'église de l'Hôtel-Dieu, mit le feu à la voûte [...] avec comme conséquence l'incendie non seulement du couvent mais de la motié de la ville ».

Quatre années s'écoulaient avant que les religieuses puissent retourner dans l'Hôtel-Dieu reconstruit; cela se passe le 11 novembre 1724, un mois à peine après l'arrivée à Montréal de l'organiste et clerc sulpicien Jean Girard, qui apporta avec lui le manuscrit du *Livre d'orgue de Montréal*. À l'invitation des sulpiciens, les religieuses se rendent au Séminaire (qui existe encore aujourd'hui dans le Vieux-Montréal); « la pluye [...] tombet a verce » raconte l'annaliste. Sauf la Supérieure qui est en calèche, les autres religieuses suivent « ... a pied, dans la crotte par dessus les souliers ». Cela donne une idée de l'état des rues de Ville-Marie à l'époque. La procession se forme en direction de l'Hôtel-Dieu, situé alors rue Saint-Paul à l'angle de la rue Saint-Joseph, l'actuelle rue Saint-Sulpice. Je laisse l'annaliste poursuivre : « Aussy tost que nous fumes en marche, la pluie cessa [...] On nous donna des cierges du seminer et on nous fit marcher deux a deux devant le tres Saint Sacrement. Tout le clergé y estoit, chantant des himnes et motets en musique avec les instruments ». Malheureusement, on ne spécifie pas lesquels : serpent, basse de procession, ou encore les incontournables fifres et tambours ? « Le clergé chanta, et nos sœurs chantres aussy meslerent leurs voix avec celles des prestres et instrumans qui firent une melodie tres agreable qui portèt au Ciel tout vivand ». La population envahit les rues à cette occasion, car on écrit : « ... toute la ville se trouva a cette seremonie tres devote » (Morin, 1979, p. 290-291).

Le chant

On se réunit aussi pour chanter en des circonstances plus frivoles. Le chant à table est un passe-temps favori, comme lorsque Gaspard de Lantagnac, officier des troupes de la Marine et major de Montréal, réunit chez lui Charles Lemoyne de Longueuil, le gouverneur de Montréal, et les officiers Pierre-Jacques Payen de Noyan et Pierre-Joseph Céloron de Balinville, de la noblesse du pays. L'épistolière Élisabeth Bégon, veuve du gouverneur de Trois-Rivières, nous en laisse un récit savoureux : « Il ce mire à table à midy et y ont restez jusqu'à onze heures du soir; ils y chantèrent sy bien que les passans s'arestes pour les écouter ». Même si la scène se déroule au mois de décembre, les fenêtres devaient être ouvertes, ou alors ils chantaient vraiment très fort. Et madame Bégon d'ajouter « que l'étate ce règle là de la bonne fasson et que M. de Longueuil y reçois les avis pour le gouvernement » (Bégon, 1934-1935, p. 193 ; 1994, p. 67-68).

Enfin, il ne faudrait pas oublier les chants des voyageurs, ou coureurs des bois, circulant sur les voies d'eau qui sont les routes et autoroutes de l'époque. « La voiture des voyageurs canadiens sur ces routes d'eau extrêmement périlleuses, nous dit Conrad Laforte, était le frêle canot d'écorce que les Français avaient imité des Amérindiens [...] mais en l'améliorant au point d'en faire une sorte de cargo pour les marchandises de troc et les fourrures » (Laforte, 1982-1983, p. 147). Les canotiers accordaient la cadence de leurs avirons à l'aide de ces chants puisés dans le vieux fonds traditionnel français, dont certains peuvent être retracés jusqu'au Moyen Âge. Des visiteurs au Québec à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle les ont encore entendus chanter et ont nommé dans leurs récits de voyage ces chants anciens, dont on peut citer les plus connus : *Trois beaux canards*, *À la claire fontaine*, *Trois cavaliers fort bien montés*, *La belle rose du rosier blanc* et bien d'autres (Laforte, 1973, p. 25-29).

Conclusion

À la lumière des témoignages que nous venons d'évoquer, il est clair que les rues de la Nouvelle-France baignaient dans une véritable ambiance sonore. À longueur d'année, les habitants reçoivent les messages que leur transmettent les cloches des églises et les batteries de tambours, qui ponctuent la journée. À la belle saison, après de longs mois d'enfermement aux journées froides et courtes, la rue devient, comme aujourd'hui, un lieu de

célébration et de manifestation sonores, si elle n'est pas toujours strictement musicale; se mêlent alors les chants religieux des processions et les chants plus légers des réunions amicales, les décharges de l'artillerie et le bruit des canons avec les sons des instruments tels les trompettes, les fifres, les violons ou les flûtes. Non, les rues de la Nouvelle-France ne sont pas particulièrement silencieuses! On le voit, l'expression musicale ou sonore dans la rue n'est pas un développement récent. Tous les festivals qui se déploient chaque été dans les rues de Québec et de Montréal, ainsi que les processions qui eurent lieu tout au long du XIX^e et dont on reprend la pratique aujourd'hui, se rattachent, en effet, à une tradition aussi ancienne que le pays lui-même. ◀

RÉFÉRENCES

Fonds d'archives

BEAUHARNOIS DE LA BOISCHE, Charles et Gilles HOCQUART (1730). *Réjouissance à l'occasion de la naissance de M. le Dauphin*, manuscrit, Paris, Archives nationales, Fonds colonie, C11A, vol. 52, 15 octobre.

Bordereau de Dépenses, Exercice 1748. Paris, Archives nationales, Colonies C11A, vol. 116, f. 91 et seq.

Coutumier du Séminaire de Montréal soit pris en lui même ou par la relation qu'il a avec la paroisse qu'il dessert (1728). Manuscrit, Montréal, Archives de Saint-Sulpice.

Délibérations des marguilliers, Montréal, Archives de la Fabrique de Notre-Dame, manuscrit, registre A 11, 14 juin 1648, registre recopié vers 1788 à l'intention des marguilliers.

Estat spirituel de la paroisse de St Privé, manuscrit, vers 1740, Archives départementales du Cher, G 82 1.

[Hymnes et plain-chant] (XVIII^e Siècle). Manuscrit, Montréal, Archives de Saint-Sulpice, Case B, n° 179.

Procès de Paul Desroches (1712). Montréal, Archives nationales du Québec, Archives judiciaires, 23 avril.

Recueil des usages de la paroisse de Montréal (1796). Manuscrit, Montréal, Archives de Saint-Sulpice.

Monographies, articles et sources imprimées

AMTMANN, Willy (1976). *La Musique au Québec 1600-1875*, Montréal, Les Éditions de l'Homme, 420 p.

BÉGON, Élizabeth (1934-1935). « La correspondance de madame Bégon, 1748-1753 », Claude de Bonnault, éd., *Rapport de l'archiviste de la Province de Québec*, p. 1-277, texte original et texte modernisé.

_____ (1994) [1972]. *Lettres au cher fils — Correspondance d'Élizabeth Bégon avec son genre, 1748-1753*, Nicole Deschamps, 2^e éd., Montréal, Boréal Compact Classique, 431 p.

CARTIER, Jacques (1843). *Voyages de Découverte au Canada, entre les années 1534 et 1542, par Jacques Quartier, le Sieur de Roberval, Jean Alphonse de Xanctoigne...*, sous la direction de la Société Littéraire et Historique de Québec, Québec, W. Cowan, 130 p.

CHARTRAND, René (1989). « Tambour battant — La tradition militaire », *Cap-aux-Diamants*, vol. 5 n° 2, été, p. 17-19.

CUILLERIER, Véronique (1979). « Annales de l'Hôtel-Dieu de Montréal par Véronique Cuillierier, 1725-1747 », *Écrits du Canada français*, n° 42, p. 148-192.

FERLAND-ANGERS, Albertine (1945). *Mère d'Youville — Première Fondatrice Canadienne*, Montréal, Beauchemin, 385 [4] p.

FURETIÈRE, Antoine (1701). *Dictionnaire universel*, La Haye et Rotterdam, 2^e éd.

GALLAT-MORIN, Élisabeth (1993). *Jean Girard, musicien en Nouvelle-France : Bourges, 1696-Montréal, 1765*, Sillery, Septentrion, 349 p. ; Paris Klincksieck.

Histoire de la Congrégation de Notre-Dame de Montréal (1941). vol. III, [4] 409 p.

HUGUET-LATOURE [s.d.]. « Églises paroissiales de Ville-Marie — Nomination de Nicolas Nourdet, second bedeau, 29 juin 1723 », *Annuaire de Ville-Marie*, t. 1.

Le Journal des jésuites publié d'après le manuscrit original conservé aux archives du Séminaire de Québec (1973, facsimilé) [1871, 3^e éd.]. Laverdière et Casgrain, éd., Montréal, Laval, Éditions François-Xavier, x [24] 403 p.

JUCHEREAU DE LA FERTÉ DE SAINT-IGNACE, Jeanne-Françoise et Marie-Andrée DUPLESSIS DE SAINTE-HÉLENE (1984, facsimilé) [1939], *Les Annales de l'Hôtel-Dieu 1636-1716*, Québec Hôtel-Dieu de Québec, xlviii [12] 444 [3] p.

KALM, Pehr (1977). *Pebr Kalm au Canada en 1749*, Montréal, Pierre Tisseyre, clxv [4] 674 p.

LAFORTE, Conrad (1973). *La chanson folklorique et les écrivains du XIX^e siècle*, Montréal, Éditions Hurtubise HMH, 135 p., coll. Les Cahiers du Québec.

_____ (1982-1983). « Le répertoire authentique des chansons d'aviron de nos anciens canotiers (voyageurs, engagés, coureurs de bois) », *Présentation à la Société Royale du Canada*, Société Royale du Canada, p. 145-159.

MORIN, Marie (1979). *Histoire simple et véritable [...] Les Annales de l'Hôtel-Dieu de Montréal, 1659-1725*, Ghislaine Legendre, éd., Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 300 p.

PONROY, Henry (1893-1894). « Journal de Mathieu Perrot, chanoine prébendé de la cathédrale de Bourges 1661-1703 », *Mémoires de la Société des antiquaires du Centre*, t. xx.

Relations des Jésuites contenant ce qui s'est passé dans les missions des Pères de la Compagnie de Jésus dans la Nouvelle-France (1972, facsimilé) [1858]. Québec, Augustin Côté; Montréal, Éditions du Jour.

RENON, Marie-Reine (1982). *La maîtrise de la cathédrale Saint-Étienne de Bourges du XVI^e siècle à la révolution*, SAINT-AMAND, [s.l.] chez l'auteur, qui cite Henri FOURNIER, La Justice des bonnets-verts, Bourges, [s.n.] 1869, p. 36.

SAINT-VALLIER, M^{gr} Jean-Baptiste de La Croix de Chevrières de (1703). *Rituel du Diocèse de Québec*, Paris, Simon Langlois.

TETU, Henri. (1903). « M. Jean-Félix Récher, curé de Québec et son Journal, 1757-1760 », *Bulletin de Recherches historiques*, vol. 9, n^o 11, p. 97-122, 129-147, 161-174, 289-307, 321-346, 353-373.

Les Ursulines de Québec depuis leur établissement jusqu'à nos jours (1878). Québec, C. Darveau, t. 1, xxx, 537 p. ; t. 2, xiv, 434 p.

Résumé

La musique dans les rues de la Nouvelle-France

Élisabeth Gallat-Morin (Montréal)

Au temps de la Nouvelle-France, les rues de Québec et de Montréal ne sont pas dépourvues de sons musicaux; les sources de l'époque permettent d'en recréer l'ambiance sonore. Les compagnies militaires en garnison dans les villes ont toutes fifres et tambours pour accompagner diverses célébrations. Les proclamations officielles, lues après la messe paroissiale du dimanche, sont annoncées au son du tambour. L'année est ponctuée de fêtes religieuses qui, à la belle saison, sont soulignées par des processions donnant lieu à de véritables réjouissances populaires accompagnées de chants et d'instruments, du son des canons et de décharges d'artillerie avec parfois des conséquences catastrophiques. Des documents conservés à Montréal indiquent le trajet exact des processions à travers la ville et la musique chantée à chaque station.

Abstract

Music in the Streets of New France

Élisabeth Gallat-Morin (Montreal)

At the time of New France, the streets of Quebec and Montreal did not want for musical sounds. Sources of the period enable us to recreate the sonorous environment. The military companies stationed in the towns each had fife and drums that participated in various celebrations. Official proclamations, read after the parish Mass on Sundays, were announced to the sound of the drums. The year was punctuated by religious feasts that, in the spring and summer seasons, were enhanced by processions. These gave rise to popular merry-making, accompanied by singing and musical instruments, to the sound of canons and artillery salves, sometimes with catastrophic results. Documents kept in Montreal archives indicate the exact itinerary of the processions through the town and the music sung at each station.

Biographie

Élisabeth Gallat-Morin

Chercheure indépendante

Détentrice d'un doctorat en musicologie (Université de Montréal) et claveciniste, Élisabeth Gallat-Morin tente depuis près de quarante ans de reconstituer la vie musicale en Nouvelle-France. En 1978, elle fait la découverte du plus volumineux manuscrit connu de musique d'orgue française, le *Livre d'orgue de Montréal*. Avec Kenneth Gilbert, elle collabore à l'édition critique (Saint-Hyacinthe, Jacques Ostiguy, 1985, 1987, 1988). Elle a aussi présenté le résultat de ses recherches sous forme d'émissions radiophoniques, d'articles, de cours, et de conférences, souvent illustrés au clavecin.

Elle a présenté la synthèse de ses travaux, en collaboration avec Jean-Pierre Pinson, dans *La vie musicale en Nouvelle-France* (Québec, Septentrion, 2003). Ses recherches ont mené à la découverte du contrat originel de l'orgue commandé à Paris pour la cathédrale de Québec, permettant la reconstruction de l'instrument. Elle publie aux éditions de *L'orgue de 1753 renaît de ses cendres* (Québec, Musée de la Civilisation, 2012), orgue détruit lors du siège de Québec.

Florilège de la recherche sur la musique du Québec (1997-2006)
(numéro spécial pour le 40^e anniversaire de l'ARMuQ/SQRM)

AU SOMMAIRE DE CE NUMÉRO

Éditorial.	9
Jean Boivin	
« Vie musicale et contexte culturel de Sherbrooke »	13
Antoine Sirois	
(parution originale dans le vol. 1, n ^{os} 1-2, « Serge Garant (1929-1986), figure marquante de la modernité au Québec », déc. 1997, Claude Dauphin, rédacteur en chef, p. 13-18)	
« La formation musicale de Serge Garant à Sherbrooke (1941-1951) »	21
Marie-Thérèse Lefebvre	
(parution originale dans le vol. 1, n ^{os} 1-2, « Serge Garant (1929-1986), figure marquante de la modernité au Québec », déc. 1997, Claude Dauphin, rédacteur en chef, p. 19-24)	
« Serge Garant à Paris : Parcours d'un crucial apprentissage »	29
Jean Boivin	
(parution originale dans le vol. 1, n ^{os} 1-2, « Serge Garant (1929-1986), figure marquante de la modernité au Québec », déc. 1997, Claude Dauphin, rédacteur en chef, p. 29-40)	
« Serge Garant, directeur de la SMCQ »	43
Sophie Galaise	
(parution originale dans le vol. 1, n ^{os} 1-2, « Serge Garant (1929-1986), figure marquante de la modernité au Québec », déc. 1997, Claude Dauphin, rédacteur en chef, p. 41-54)	
« Le chantre et la société paroissiale du Québec au XIX ^e siècle: La musique du lutrin et son temps »	59
Jean-Pierre Pinson	
(parution originale dans le vol. 2, n ^o 1, « Musiques et sociétés », juin 1998, Jean-Pierre Pinson, rédacteur en chef, p. 29-39)	
« La musique au fil de la presse québécoise dans les belles années du régime anglais »	71
Lucien Poirier	
(parution originale dans le vol. 2, n ^o 2, « Meslanges à la mémoire de Lucien Poirier », nov. 1998 – Simon Couture, rédacteur invité, p. 17-27)	
« Trois œuvres musicales québécoises marquantes, diffusées quotidiennement sur le site de l'Exposition universelle de Montréal en 1967 »	83
Jean Boivin et Patrick Hébert	
(parution originale dans le vol. 5, n ^{os} 1-2, « Rumeurs urbaines », déc. 2001, Jean-Pierre Pinson, rédacteur en chef; Sylvie Genest, organisatrice du colloque « Musique dans la rue », p. 75-90)	

«La musique dans les rues de la Nouvelle-France»	101
Élisabeth Gallat-Morin	
(parution originale dans le vol. 5, n ^{os} 1-2, «Rumeurs urbaines», déc. 2001, Jean-Pierre Pinson, rédacteur en chef, p. 45-51)	
«Pour une véritable histoire de la vie musicale du parc Sohmer de Montréal (1889-1919)»	109
Mireille Barrière	
(parution originale dans le vol. 5, n ^{os} 1-2, «Rumeurs urbaines», déc. 2001, Jean-Pierre Pinson, rédacteur en chef, p. 53-60)	
« <i>Lettre posthume de Conrad</i> de Michel Longtin: Aspects formels, narratifs et épiphaniques»	119
Sylvain Caron	
(parution originale dans le vol. 6, n ^{os} 1-2, «Écrire sur la création musicale québécoise», sept. 2002, Jean-Pierre Pinson, rédacteur en chef; Michel Gonneville, rédacteur invité, p. 43-51)	
«Un manuscrit musical Québécois du XIX ^e siècle: <i>Annales Musicales du Petit-Cap</i> »	129
John Beckwith	
(parution originale dans le vol. 7, n ^{os} 1-2, «Un œil sur le passé, une oreille sur le présent», hommage à Gilles Tremblay, déc. 2003, Sylvia Lécuyer, rédactrice en chef, p. 9-22)	
«Le Montreal Orchestra et la création de la Société des Concerts symphoniques de Montréal (1930-1941)»	145
Guylaine Flamand	
(parution originale dans le vol. 7, n ^{os} 1-2, «Un œil sur le passé, une oreille sur le présent» (hommage à Gilles Tremblay, déc. 2003, Sylvia Lécuyer, rédactrice en chef, p. 23-31)	
Caron, Sylvain: «Le chant liturgique au Québec après Vatican II»	155
Sylvain Caron	
(parution originale dans le vol. 8, n ^o 1, «Patrimoine et modernité», sept. 2004, Sylvia Lécuyer, rédactrice en chef, p. 47-54)	
«Patrimoine et modernité dans <i>La Patrie</i> des années vingt»	165
Hélène Paul	
(parution originale dans le vol. 8, n ^o 1, «Patrimoine et modernité», sept. 2004, Sylvia Lécuyer, rédactrice en chef, p. 55-60)	
«Mouvance et évolution du champ de la recherche en éducation musicale au Québec»	173
Claude Dauphin	
(parution originale dans le vol. 8, n ^o 2, «Réminiscences», juin 2006, Sylvia Lécuyer, rédactrice en chef, p. 21-34)	
«La SQRM 1980-2005: Une première approche historique»	189
Louise Bail	
(parution originale dans le vol. 8, n ^o 2, «Réminiscences», juin 2006, Sylvia Lécuyer, rédactrice en chef, p. 69-92)	